

LES « DEUX ÉTENDARDS » EN BASSE-BRETAGNE

LE BIENHEUREUX JULIEN MAUNOIR (1606-1683)

... Comment le Christ appelle et veut réunir tous les hommes sous son étendard, et Lucifer au contraire sous le sien.

(St Ignace : *Exercices spirituels*.)

Julien Maunoir. Un nouveau Bienheureux. Ils sont légion en l'Année sainte. Blasés, nous tournons la page. Quel extraordinaire spectacle nous perdons¹ !

Lande mystérieuse qui brûle dans un soir de brouillard celtique. Silence plein de vie. Terre peuplée de la présence des morts. Foi de flamme et qui lutte avec les feux de l'enfer. Grand vent de tempête chargé de rêves fantastiques et qui emporte nos étroits scepticismes rationalistes...

1. Pour ne pas multiplier indéfiniment les références, on se contentera de donner ici la bibliographie générale des sources manuscrites et imprimées :

1^o Papiers de M. Le Nobletz (évêché de Quimper) ;

2^o Œuvres manuscrites de Maunoir : a) *Journal des Missions* en latin (rédigé vers 1672) porte sur les années 1640-1650 ; pour les décades suivantes, le texte a été perdu, mais on en a un résumé contemporain ; b) Diverses biographies : *Vies de M. Le Nobletz, de M. de Tremaria, de Catherine Daniélou, d'Amice Marie Picard*, dont on trouvera le détail dans Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, s. v. La vie de M. Le Nobletz a été éditée par H. Pérennès, Saint-Brieuc, 1934 ; des extraits de celle de C. Daniélou, par P. Peyron, Quimper, 1911 ;

3^o Archives généralices de la Compagnie de Jésus : Franciae 6, 7, 47, 48 (Descriptions des missions bretonnes) ;

4^o Biographies anciennes qu'on peut considérer comme des sources : Antoine de Saint-André (pseudonyme du P. Antoine Verjus), *la Vie de Monsieur Le Nobletz, prestre et missionnaire de Bretagne*, Paris, 1646. — R. P. Boschet, *le Parfait Missionnaire ou la Vie du R. P. Julien Maunoir*, Paris, 1697. — R. P. G. Le Roux, *Recueil des Vertus et Miracles du R. P. Julien Maunoir* (j'ai consulté la réédition incomplète de 1848) ;

5^o Biographies modernes. A. retenir : Vicomte Hippolyte Le Gouvello, *le Vénérable Michel Le Nobletz*, Paris, 1898. — P. Xavier-Auguste Séjourné, *Histoire du vénérable Serviteur de Dieu, Julien Maunoir*, deux volumes, Paris, 1895

Je ne sais pas dire — seule le pourraient la musique ou la plus moderne peinture, celle d'un Picasso ou d'un Braque — le grandiose étrange de cette épopée bretonne du dix-septième siècle, une des pages les plus admirables et les plus déconcertantes de l'histoire de l'Église avec les grands réveils religieux de Bernard de Clairvaux, de Vincent Ferrier, de Grignon de Montfort, du Curé d'Ars...

*
* *

Il est des moments de l'histoire et des lieux de chrétienté où tout à coup se déverse l'Esprit de Pentecôte :

Et il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon esprit sur toute chair.

Et vos fils et vos filles prophétiseront et vos jeunes gens verront des visions et vos vieillards auront des songes...

Et je produirai des prodiges dans le ciel en haut et des signes sur la terre en bas, sang, feu, tourbillons de fumée... » (Act., 2, 17-19 ; Joël, 2, 28-30).

(bien documenté et exhaustif, mais dénué d'esprit critique). — Les deux excellents petits volumes du P. d'Hérouville, *Une vocation d'Apôtre, la jeunesse du Vén. Julien Maunoir*, Saint-Brieuc, 1931, et *le Vincent Ferrier du dix-septième siècle, le Vén. Julien Maunoir*, Paris, 1932. — L. Kerbirou, *les Missions bretonnes*. Brest, 1933. Ajouter les chapitres de H. Bremond dans *l'Histoire littéraire du Sentiment religieux* (V, p. 82-117), suggestifs, mais comme toujours de seconde main et rapides ;

6^o Sur les mœurs du clergé en France à la même époque : la *Correspondance de saint Vincent de Paul*, éditée par M. Coste ; les nombreuses Vies manuscrites de M. Boudon (voir notre article sur les *Congrégations secrètes*, ci-dessous ; les deux opuscules de Boudon, *la Science sacrée du Catéchisme* (éd. Migne, t. I, col. 975-1030) et *la Sainteté de l'État ecclésiastique* (ibid., col. 1031-1178) ; la thèse polycopiée de l'abbé Roure, *l'État moral et religieux du Clergé du Sud-Est au dix-septième siècle*, 1950. — Pour la Belgique : bonnes bibliographies dans Émile Brouette, *la Civilisation chrétienne au seizième siècle devant le problème satanique* (dépassé le seizième siècle), dans *Études carmélitaines*, Satan, Paris, 1948, p. 352-385 ;

7^o Sur les Congrégations, voir E. Villaret, *les Congrégations mariales*, t. I, Paris, 1947. Sur la Congrégation des prêtres de Quimper contre l'ivrognerie : *l'Institution de la Congrégation des Ecclésiastiques est dédiée au Saint-Esprit sous le titre de son Epouse sacrée la Sainte Vierge, érigée au collège de la Compagnie de Jésus à Quimper-Corentin*, Quimper, 1654 ; suivi de : *les Devoirs particuliers que l'Église impose à tous les Ecclésiastiques comme nécessaires à leur salut* (ibid., 1654) (Bibl. Nat., E. 8271 (1)). — Sur l'Aa, bibliographie des sources manuscrites et imprimées dans Robert Rouquette, *Congrégations secrètes*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris, 1949, fasc. XII, col. 1491-1507 ;

8^o Sur le satanisme au dix-septième siècle, excellente bibliographie dans *Études carmélitaines*, Satan, Paris, 1948.

La France de la première moitié du dix-septième siècle arde ainsi du feu de l'Esprit qui brûle nos yeux de taupes. Bremond nous a décrit l'invasion mystique ; qui nous chantera dignement l'infusion de charismes apostoliques manifestée par la Réforme catholique en France ?

Au sortir des guerres de religion, le péché de la chrétienté lentement accumulé au long des siècles a porté ses fruits. Un immense besoin de pureté et de vertu évangélique meut irrésistiblement quelques hommes, ce « petit reste » qui toujours aux pires époques garde les forces de sainteté.

Leur action suscite un miraculeux renouveau religieux : ordres jeunes : capucins et jésuites ; Carmel de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, « Compagnies » de prêtres séculiers qui nissent spontanément un peu partout et dont les plus célèbres sont Saint-Sulpice et l'Oratoire ; séminaires de Bourdoise et d'Olier ; « Compagnies » d'aide aux missions lointaines ; Compagnies de laïques autour de l'omniprésente et secrète Compagnie du Saint-Sacrement ; Congrégations de « Messieurs » des jésuites.

En Bretagne, ce grand esprit missionnaire et réformateur est introduit par un homme moins connu que d'autres, Michel Le Nobletz (1577-1652). C'est le précurseur de Maunoir, son initiateur, l'inventeur des méthodes que Maunoir emploiera. Autant que Maunoir il mériterait d'être béatifié.

Nobletz a bien vu et le mal, et sa cause essentielle, et le remède.

Le mal universel, c'est l'ignorance religieuse crasse, sa cause l'incurie d'un clergé aux mœurs profanes et corrompues. Le remède : la « Mission ».

* *

La Bretagne n'est pas pire que le reste de la France ou de l'Europe. Le mal est universel.

L'ignorance religieuse est grande. En Bretagne comme ailleurs ; bien que, seule des provinces françaises, l'Armorique n'ait pas été atteinte par l'hérésie¹.

1. Voir cependant E. Clouard, *le Protestantisme en Bretagne au dix-septième siècle, Mémoires de la Soc. d'Histoire et d'Archéol. de Bretagne*, 1936, p. 21-69, 1938, p. 1-64.

D'ailleurs, pour autant, les peuples de Bretagne n'ont pas perdu la foi et ils continuent de pratiquer. Mais ils ignorent profondément le sens de cette foi et de cette pratique.

Un exemple caractéristique de cette ignorance pratiquante et fidèle. Pendant une mission de Maunoir, une force surnaturelle tire de son lit par le col de sa chemise Jeanne Le Gall, l'ineffable servante et catéchiste de M. Le Nobletz. Elle descend sur la place et trouve un vieux mendiant à demi mort de fatigue et de faim. Le truand a fait vœu de ne « manger morceau » avant de s'être confessé ; il a fait un long chemin à pied pour venir à la mission ; il y a si grande presse que voici trois jours qu'il attend. En manière de réconfort, Jeanne Le Gall lui fait passer un examen de catéchisme. Son catéchisme, Jeanne le sait ; elle ne sait même que cela ; mais elle le sait bien, tant a été grand le mal qu'il a fallu pour faire entrer la doctrine sacrée en cette dure tête montée sur un corps d'athlète. Elle connaît les pierres de touche : elle demande au mendiant combien il y a de personnes ne la sainte Trinité et laquelle s'est incarnée. Bien sûr, le pauvre vieux n'en a aucune idée. Et cependant il ne doute pas qu'il faille se confesser ; il a posé ce vœu héroïque pour le faire ; il disait son chapelet tous les jours en l'honneur de son bon ange. Ailleurs vous voyez les bonnes femmes disputer s'il y a sept ou douze Dieux.

C'est la même chose dans les Flandres belgiques. De même encore dans la Normandie de Boudon, où, après quarante ans d'activité réformatrice, les gars savent bien que leur père n'est point gentilhomme, mais restent cois quand on leur demande si par hasard il ne serait pas Dieu.

Les mœurs ne sont pas bonnes en Basse-Bretagne. Gentilshommes ivrognes qui s'entre-tuent. Et encore s'ils ne faisaient que s'entre-tuer ! Mais bien souvent Le Nobletz et Maunoir sont par eux rossés ; plusieurs fois on essaye d'assassiner les missionnaires, parce qu'ils parlent trop longtemps ou qu'ils empêchent la jeunesse de danser au son des binious et des hautbois. Danses nocturnes dans les églises ; pardons transformés en beuveries ; repas scandaleux de première messe. Grandes batailles habituelles de centaines d'hommes rangés en deux camps, à coups de gourdins, après vêpres

régulièrement entendues¹. Feuilletez la vie manuscrite de la pauvre Catherine Daniélou, fille de Jean Daniélou : à tous les tournants de page la malheureuse échappe de justesse aux violences galantes de gentilshommes, voire de religieux et de prêtres.

Des superstitions partout. Pire : une véritable idolâtrie sourdant du fond des temps : offrandes aux fontaines et à la lune ; sorcellerie ; jusqu'à des prêtres qui font métier de sorcellerie.

La cause ? Pour les vieux auteurs il n'est qu'une réponse : l'état du clergé : ignorant, oisif, sans zèle des âmes, vicieux parfois.

La grande plaie de l'Église, on ne saurait assez le redire, c'était le système des bénéfices. Ce système avait été historiquement nécessaire dans le passé, il serait facile de le montrer. Mais il avait engendré d'énormes abus. L'Église était devenue une pourvoyeuse de lucratives sinécures où trop souvent les hommes s'engageaient sans vocation et sans aucune préparation spirituelle.

Oh ! cupidité, s'écriait John Collet en 1512 devant la convocation de Cantorbéry, de toi vient tout cet entassement de bénéfices les uns sur les autres ; de toi viennent les ruineuses visites épiscopales... ; de toi la corruption des tribunaux d'Église et ces nouvelles inventions journalières qui harassent le pauvre peuple... ; de toi l'observance superstitieuse de toutes les lois qui rapportent de l'argent, le mépris et la négligence de toutes celles qui envisagent la correction des mœurs...

Le concile de Trente ne détruira pas complètement ces abus. Peut-être en reste-t-il encore quelques organes témoins. Nous ne pouvons cependant plus, comme Verjus le faisait en 1666, écrire que « l'avarice » a « corrompu les mœurs des ministres du Dieu vivant... presque partout ». Boudon, de son côté, l'un des fondateurs de l'Aa, contemporain de Maunoir, dénonce dans son traité *De [la Sainteté de*

1. Boschet, qui nous rapporte le fait, ajoute ce trait qui nous montre que les mêmes plaisanteries se retrouvent d'âge en âge : « comme les playes de la teste ne sont pas dangereuses en Bretagne et que c'est d'ordinaire sur la teste que portent les coups de massue, il estoit rare que dans ces combats quelqu'un demeurast sur le terrain... » (p. 187).

l'État ecclésiastique la simonie largement répandue, les biens d'Église gaspillés en folies au lieu de servir aux pauvres ou aux missions lointaines.

Il y avait trop de prêtres ; beaucoup sans charge d'âmes et oisifs ; ceux qui échouaient dans la course aux bénéfices étaient réduits à la mendicité ; on les voit se disputant les honoraires de messe dans l'église Saint-Sulpice à Paris. Trop de bénéficiers touchaient leurs revenus et abandonnaient leur charge pastorale à des desservants réduits à la portion congrue, vrai prolétariat ecclésiastique.

L'exemple venait de haut. Les évêchés de Bretagne au seizième siècle sont souvent donnés par le pape à de lointains évêques italiens qui ne mettaient pas les pieds sur leur territoire et se contentaient d'en toucher les revenus.

Aussi Verjus, esprit mesuré, peut-il écrire que Le Nobletz...

...était « dans un estonnement continuel de la manière de vivre de la plupart des Ecclésiastiques de son temps, qui, s'oubliant du rang qu'ils tenoient dans l'Église et se laissant ensorceler par ces enchantements badins dont parle le Sage, qui occupent la plupart des hommes à des bagatelles et à des choses de néant, ne faisoient distinguer leur conduite de celle du commun des séculiers que parce que les obligations de leur caractère la rendoient plus criminelle et plus scandaleuse ».

De tels prêtres on n'attendra pas qu'ils aient le zèle des âmes. Ils se contentent de célébrer vaille que vaille le culte. Ils ne confessent pas ou mal. Quelquefois ils ignorent la formule d'absolution¹. Et encore souvent ne savent-ils pas le latin ; ce qui d'ailleurs n'est pas leur faute ; il n'y a guère en Basse-Bretagne de grandes écoles où ils aient pu l'apprendre jusqu'à l'ouverture du collège de Quimper en 1620. Ils

1. « On sçavoit si peu se confesser à Cleden que les habitants de ce bourg, surpris de ce qu'on les interrogeoit dans la confession sur tout le détail de leur vie, dirent aux Pères : Vous estes bien curieux vous autres, vous en voulez trop sçavoir. Que ne faites-vous comme nos Prestres ? Ils nous demandent si nous sçavons notre religion, et quand nous leur avons répondu qu'ouy, ils nous enjoignent de dire cinq *Pater* et cinq *Ave* pour nostre pénitence, et nous donnent l'absolution ; en faut-il davantage ? » (Boschet, *loc. cit.*, p. 163). — La fameuse histoire de Mme de Gondy portant sur elle le texte de la formule d'absolution, pour la prêter aux prêtres à qui elle se confessait sur ses terres et qui ne la savaient pas, n'est pas unique en son genre.

n'annoncent pas la Parole de Dieu, et, nos sources le répètent comme un refrain, jamais ils ne font de catéchisme. Ce qui n'explique que trop la complète ignorance des fidèles.

Il arrive que ces pauvres prêtres ignorants, fonctionnaires de cérémonies extérieures, vivent mal. Le clergé de Bretagne buvait au dix-septième siècle, le fait ne peut être nié¹. C'est au point qu'en 1651 le P. François Le Grand fonda au collège de Quimper une Congrégation mariale d'ecclésiastiques dont la fin explicite est de combattre l'ivrognerie du clergé. Même les premières messes étaient l'occasion de grandes beuveries qui duraient plusieurs jours.

Ce n'est pas un privilège de la Bretagne. L'évêque de Cahors, Alain de Solminihac, décrit en 1648 dans une lettre à M. Vincent les désordres qui ont suivi la mort récente de l'évêque réformateur de Rodez, Charles de Noailles :

Dès lors que Mgr de Rodez fut mort, ils (les ecclésiastiques) quittèrent l'habit clérical. Les uns pendaient leurs soutanes aux fenêtres des cabarets, les autres buvaient à sa santé, et ceux qui avaient quitté leurs concubines les reprirent... (Coste, III, p. 294-295.)

Et Abelly nous cite, sans en donner la date, cette lettre terrible d'un évêque à saint Vincent de Paul :

J'ai horreur quand je pense que dans mon diocèse il y a presque sept mille (*sic*) prêtres ivrognes ou impudiques qui montent tous les jours à l'autel et qui n'ont aucune vocation... (Coste, II, p. 428-429.)

Fallait-il rappeler tout cela? Oui, parce que sans cela il est impossible de comprendre le miracle extraordinaire que constitue la Réforme catholique.

* *

L'obsession des réformateurs, en Bretagne comme dans le reste de la France, va être double : former des prêtres et donner des missions aux peuples.

La Mission? Ce peuple est ignorant, il vit mal, sa pratique

1. *Visites épiscopales de Léon 1669. Visites de l'archidiacre de Quimindilly, 1686-1687.* Arch. Dép. Finistère 5 G 571, 5G 596. Par contre, très peu de manquements à la chasteté en ces visites. Au dix-huitième siècle, l'ivrognerie a diminué dans le Léon (5 G 572-581).

est tout extérieure, mais il n'est pas fermé aux réalités religieuses. En Bretagne, il suffit de lui présenter d'une manière accessible les grandes vérités de la foi pour qu'il soit bouleversé et converti.

C'est ce qui distingue ce temps du nôtre. L'ignorance religieuse n'est pas pire de nos jours ; Pie XII le constatait dans son discours aux pèlerins bretons à la béatification de Maunoir, le 23 mai dernier. Mais la conscience collective d'aujourd'hui, dans la plupart des pays d'Europe occidentale, profondément laïcisée, est fermée à l'intelligence du divin, imperméable à la foi. Quant aux mœurs, elles se sont adoucies, certes ; celles du clergé se sont entièrement transformées, mais une civilisation prise en son ensemble et sur un long laps de temps ne voit guère changer son niveau moral, sa valeur éthique objective. Par contre, si les mœurs ainsi comprises ne progressent guère, la « moralité » de nos jours a profondément évolué et fâcheusement. La « moralité », c'est-à-dire l'ensemble des jugements moraux collectifs : on fait à peu près le même mal, mais sans plus reconnaître que c'est le mal. Aussi ne suffirait-il pas de notre temps de reprendre les remèdes qui ont réussi au dix-septième siècle.

Mais au dix-septième siècle la Mission a été d'une efficacité indéniable. Elle correspond à un besoin. On la découvre spontanément un peu partout.

Le Nobletz en Bretagne en fixe les grands traits.

La pauvreté d'abord. Au grand scandale de sa famille, Le Nobletz, gentilhomme, cadet de famille, refuse obstinément tout bénéfice et toute dignité ; il vivra d'abandon à la Providence. La sainteté faite de vie intérieure, de prière continuelle, de grâces mystiques, d'amour effectif et non pharisaïque des humiliations. Le zèle apostolique : il se donne tout entier au petit peuple, à ces pauvres de Yahweh, les *anawim* que la Bible nous présente comme les amis spéciaux de Dieu.

Zèle intelligent et adapté. Le Nobletz catéchise inlassablement ; il n'a qu'un but, se faire comprendre de ce simple peuple de paysans et de pêcheurs, puis faire vivre intérieurement ce qu'il a enseigné. Rien de théorique, de froid et d'abstrait. La doctrine est traduite en merveilleuses para-

boles, véritables romans à épisodes extraordinairement vivants, où les personnages jouent les vertus et les vices. Telle l'histoire de ce M. Nigot, bourgeois de Jéricho, qui émergeait un Bremond.

Il ne suffit pas de conter, il faut faire voir. Et Le Nobletz de peindre ses fameux tableaux « énigmatiques », qu'il emprunte à toute la tradition du seizième siècle. De même, sur les vitraux de nos cathédrales et aux porches gothiques, toute l'histoire du salut se faisait visible aux yeux neufs.

Enfin, géniale invention : les cantiques, inspirés peut-être du succès des psaumes français des huguenots. Les longs cantiques qu'on chante, qu'on retient vite parce que la mémoire n'est chargée de rien d'autre ; ils contiennent tout le catéchisme mis en vers, ce catéchisme qui a déjà été vécu dans la parabole et vu dans les tableaux.

Ajoutez à cela des méthodes communautaires si modernes. Le Nobletz forme quelques militants laïques. Quelques veuves apprennent à expliquer les énigmes, telle cette Domnat Roland qui ne savait pas le *Pater* au début et dont ensuite les explications catéchistiques auraient pu remplir trois gros in-folio. Ces catéchistes vont de pardon en pardon, de mission en mission, de maison en maison, et elles montrent les tableaux énigmatiques, les expliquent, préparent à la confession générale. Les docteurs à bonnet ne manquent pas de se scandaliser parce que cette méthode est nouvelle et que les femmes feraient mieux de se taire plutôt que de convertir les âmes. Les veuves sont des catéchistes par vocation ; il en est d'autres par occasion : au cours de la mission, Le Nobletz repère quelques hommes plus intelligents, les forme spécialement, et les charge de répéter aux autres, à la veillée, ce qu'ils ont ainsi appris de l'histoire du salut.

Cependant, à vues humaines, l'œuvre de Le Nobletz n'est pas un succès. Les nobles et les bourgeois le raillent. Les prêtres qui ne veulent pas se réformer le calomnient. La mission est dénoncée comme une « nouveauté » dangereuse, exactement comme les recherches apostoliques de notre temps. Le « novateur » est chassé de l'évêché de Léon ; les vingt-cinq dernières années de sa vie il est paralysé par la maladie.

Mais il a semé le grain. Avec lui il est mort. Un autre

va récolter : Maunoir, que Dieu lui a montré comme son successeur.

*
* *

Maunoir, le Bienheureux Maunoir, un pauvre petit bonhomme de jésuite tout ordinaire, est lancé par l'Esprit de Dieu dans la mission de Basse-Bretagne. Il avait rêvé de Nouvelle-France, mais c'est la Bretagne qui sera son Canada.

Sa vie est simple. Il naît en 1606, aux confins de la Bretagne et de la Normandie, fils d'un petit marchand de village. Comme tant d'autres pauvres, il étudie au collège de Rennes, gratuit comme toutes les écoles jésuites. Il y entend l'appel de ces missions lointaines où coulait le sang des martyrs du Christ et qui enthousiasmaient alors les jeunes hommes. Le grand Coton, pour lors Provincial de Paris, l'admet au noviciat de Saint-Germain-des-Prés, en 1625. Il étudie ensuite la philosophie à La Flèche, sur les mêmes bancs que saint Isaac Jogues, futur martyr de la Nouvelle-France.

Régence à Quimper (1630-1633). Grand tournant de sa vie. Un Père du collège, Pierre Bernard, à grand-peine intéresse Maunoir à la misère spirituelle des pauvres peuples de Basse-Bretagne. Maunoir, qui songe au Canada, résiste. Mais l'Esprit est le plus fort et vainc. S'il faut en croire les propres affirmations de Maunoir, quarante ans plus tard, il aurait alors miraculeusement appris en quelques jours le breton, « l'une des plus difficiles langues du monde », dit Boschet.

Après de nouvelles années d'études et de formation qui l'éloignent de Bretagne, Maunoir revient à Quimper, en 1640, en qualité de missionnaire. Le Nobletz, qui depuis longtemps sait par révélation que le jeune jésuite est son successeur, s'efface devant lui. Le missionnaire aura les plus grandes difficultés à vaincre : opposition de ses frères du collège de Quimper ; toute sa vie durant il aura peine à trouver des compagnons jésuites pour son apostolat ; au début, opposition des évêques et des chapitres qui flairent la nouveauté ; opposition des recteurs, furieux qu'on trouble leur insouciance ou leur péché ; déchaînement des puissances diaboliques...

Mais obstinément, dans une oraison perpétuelle, à pied, sac au dos, mangeant comme les paysans la bouillie et le

pain noir qui fait le fond de leur nourriture, l'homme de Dieu parcourt les évêchés de Bretagne : Cornouaille et Léon, Tréguier et Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol, Vennes (comme on disait alors) et Rennes. Jusqu'à sa mort sur la route, en pleine mission, en 1683, son histoire désormais, c'est un continuuel cheminement de bourgade en village, ponctué d'incassantes merveilles.

Dès le commencement, c'est une grandiose effusion de l'Esprit Saint. Il faut vraiment parler de miracle, un long miracle de quarante-trois ans. Les foules accourent, subjuguées. Par centaines de mille¹ chaque année elles sont évangélisées ; les confessions par dizaines de milliers à chaque mission, et Maunoir en fait dix par an. A toutes les pages de cette épopée mystique retentissent jusqu'à nous les sanglots que la simple parole du routier de Dieu arrache à ses innombrables auditoires. La vie de foi en sommeil sous l'ignorance et le péché se réveille dans le vieux pays celtique. Par tout la repentance et la conversion éclatent. Le Bienheureux Maunoir a repris et perfectionné les méthodes de Le Nobletz : les cantiques qui se propagent comme un feu en la lande ; les tableaux énigmatiques ; la conférence, simple dialogue où le prédicateur et les auditeurs échangent demandes et réponses ; la grande procession qui est comme un tableau vivant, une immense para-liturgie de la Passion et qui ébranle les cœurs simples, leur fait toucher l'amour du Christ-Dieu mort pour leur salut.

De la mission naît la retraite. La retraite fermée de Vennes d'abord que fonde le P. Huby et M. de Kerlivio en 1662, celle de Quimper en 1666. Dans ces maisons de retraites, les meilleurs fidèles formés déjà par la mission viennent chaque année se retremper par milliers. A partir de 1679, Maunoir transforme de plus en plus la mission en retraite par groupes

1. Ces chiffres astronomiques que donne Maunoir sont contrôlables ; on les retrouve dans d'autres témoignages : dans les rapports des provinciaux à Rome, dans plusieurs lettres écrites par les Pères de Quimper et conservées dans les Archives générales de la Compagnie de Jésus. Dans les Archives de l'Aa de Toulouse on trouve un extrait des registres de l'Aa de Paris relatant la vie de M. Vincent de Meur qui assista à une mission de Maunoir à Tonquédec : Vincent de Meur y vit vingt mille personnes dans ce village « qui est fort petit » (Aa de Toulouse, *Lettres*, IV, p. 419).

successifs. Peut-être avait-il constaté que la mission en sa forme primitive ne laissait pas de traces assez solides.

Il n'aurait servi de rien de convertir les peuples si les pasteurs étaient restés mauvais. Peut-être que la plus grande œuvre de Maunoir a été de contribuer à transformer le clergé breton et à en faire un des meilleurs de France.

Ce fut un coup de génie de la part de Maunoir que de s'adjoindre d'abord une équipe de prêtres séculiers pour missionner ensemble. C'est ainsi d'ailleurs que naissent les congrégations ou les compagnies réformatrices : Saint-Sulpice, l'Oratoire, la Mission de M. Vincent, les Eudistes. Quelques prêtres de paroisse se joignent à Maunoir, une véritable confrérie missionnaire se crée spontanément. Bientôt un millier de prêtres s'y donnent. Ils gardent leurs ministères ou leurs occupations, mais à tour de rôle Maunoir les convoque par groupe de trente à cinquante pour chacune de ses missions d'un mois ; c'est-à-dire que, chaque année, de trois cents à cinq cents prêtres travaillent un mois avec Maunoir. Et ce mois de mission est un monastère sans mur avec toutes les observances religieuses. La mission est aussi pour ses prêtres une véritable école de zèle pastoral. Fait caractéristique : c'est de la mission que naît le séminaire de Quimper en 1669¹.

En cette œuvre capitale Maunoir a été largement aidé. D'abord par de grands évêques réformateurs comme il en apparaît tant alors sous l'influence de M. Vincent et de la Compagnie du Saint-Sacrement : M. du Louet, évêque de Cornouaille, qui parcourt à pied son diocèse et visite jusqu'à l'inaccessible île de Sein où, de mémoire d'homme, aucun évêque n'avait jamais abordé. M. Grangier, évêque de Tréguier, qui vit dans une pauvreté évangélique, missionne avec Maunoir en toute simplicité et reste comme les autres à son banc de confessionnal de 4 heures du matin à 8 heures du soir.

Je pense que cette puissante, miraculeuse action réformatrice n'aurait pas été possible sans deux institutions que nous entrevoyons. La Congrégation des Ecclésiastiques du collège de Quimper d'abord. Sans doute avait-elle pour but

1. Abbé Peyron, *Notice historique sur les Séminaires de Quimper et de Léon*, 1899.

essentiel, on l'a dit, de combattre l'ivrognerie généralisée du clergé ; mais en redonnant ainsi dignité à la vie des clercs, elle les mettait à même de retrouver le sens de leur vocation apostolique, au témoignage même de M. de Quimper.

Ne nous y trompons pas, les Congrégations, dont nous ne connaissons plus aujourd'hui que des organes témoins, ont été dans la France du dix-septième siècle, autour des collèges jésuites, de puissants instruments de vie intérieure et d'action catholique des laïques et du clergé. Ces Congrégations, qui ne comptent que des hommes, jamais de femmes, entretiennent la pratique de la méditation, de la messe quotidienne, de la communion et de la confession hebdomadaire, elles organisent des œuvres sociales et apostoliques. Elles sont spécialisées selon les milieux humains : congrégations de messieurs (c'est-à-dire de nobles et de bourgeois, laïcs et ecclésiastiques), congrégations d'étudiants en théologie, congrégations d'apprentis et d'artisans, de métiers spéciaux (congrégation des grands-clercs du parlement de Dijon, par exemple).

Au cœur de la Congrégation, il y a souvent l'Aa, l'Assemblée, spécialement dans la Congrégation des Externes de Louis-le-Grand et où fréquentent des hommes mûrs, et aussi dans les Congrégations d'étudiants en théologie. L'Aa est obligée au secret, parce qu'elle est essentiellement réformatrice et que les réformateurs du clergé sont en butte à des persécutions d'une violence dont on n'a pas idée de la part de tous ceux qui ne tiennent pas du tout à se réformer. Je ne suis pas loin de croire, après avoir étudié d'assez près les très riches archives de l'Aa de Toulouse en correspondance avec de nombreuses Aa du royaume, qu'avec les séminaires lazaristes et sulpiciens, l'Aa a été le grand agent de transformation du clergé.

Or il y avait une Aa cléricale à Quimper du temps de Maunoir¹. C'est tout ce qu'on sait jusqu'ici d'ailleurs, mais

1. *Aa de Toulouse, Livre du substitut*, p. 170, au 16 janvier 1677 : « On agréa M. Sere à notre assemblée vu qui (sic) en avoit esté à celle de Quimper en Bretagne. » — On trouve l'Aa mêlée aux travaux de Maunoir : Bagot et Boudon sont de ses amis ; quand M. de Trémariac se convertit et va étudier en Sorbonne avant de devenir l'adjoint de Maunoir, c'est à l'Aa de Paris qu'il va habiter ; Vincent de Meur vient assister à ses missions ; M. Pallu, évêque pour la Chine, vient le consulter avant de partir, etc.

cela suffit à expliquer l'enthousiasme apostolique qui saisit le clergé de Basse-Bretagne autour de Maunoir.

* *

Cependant, de très graves problèmes critiques se posent à propos de ces missions bretonnes du dix-septième siècle et qui n'ont pas été abordés par les historiens, du moins les historiens du dix-neuvième siècle.

Maunoir a été un grand thaumaturge. Le fait est indéniable, que cela nous plaise ou non.

Nous ne nous en étonnons point. Grâce à Dieu, nous avons évacué aujourd'hui les préjugés d'un étroit rationalisme. Nous n'avons pas une adoration pour les sacro-saintes lois naturelles. Les miracles d'un François Xavier, d'un Curé d'Ars, de Lourdes (voir Carrel) sont critiquement sûrs. Il y a des moments, ceux précisément où passent sur l'Église ces grands souffles charismatiques d'apostolat, où se multiplient les miracles sous les pas d'hommes très purs, très simples et très donnés.

Mais ne tombons pas dans l'excès contraire, dans une crédulité contre laquelle le secrétaire même du Saint-Office nous mettait en garde il y a quelques semaines.

Rien de plus amusant que l'effarement des premiers hagiographes de Le Nobletz et de Maunoir, contemporains des missionnaires, devant l'histoire fantastique qu'ils découvraient.

C'était le moment que naissait la critique. Verjus peut citer Bollandus. Boschet rompt des lances avec M. Descartes.

Effaré de ce que leur révèlent les mémoires manuscrits qu'on leur fournit, Verjus et Boschet font le voyage de Bretagne quelques années à peine après la mort de leurs personnages. Ils enquêtent, interrogent, se livrent à une critique vraiment sérieuse, ne retiennent que les témoignages de gens cultivés et éclairés. Ils doivent se rendre, les malheureux. Il leur faut reconnaître que des centaines de témoins dignes de foi rapportent à foison les miracles de Le Nobletz et de Maunoir.

Ils s'en excusent tant qu'ils peuvent en leur préface. Verjus, en tête de sa seconde édition, nous apprend que « la première

édition de ce livre ayant été faite pour la Bretagne, on y a laissé quelques merveilles tout à fait surprenantes que l'on a retranchées de celle-ci, puisqu'on l'a fait faire pour les Provinces où l'on peut dire que la foy est plus rare... ».

Est-ce à dire que nous puissions suivre aveuglément les vieux hagiographes et les mémoires autobiographiques de Maunoir, comme l'ont fait les historiens du dix-neuvième siècle?

Un point est indubitable. Maunoir et Le Noblet ont été convaincus que les miracles se multipliaient sous leurs mains. Ils ne mettent à cette constatation aucune vanité. De même que le Curé d'Ars attribuait généreusement ses miracles à une sainte Philomène plus ou moins douteuse, de même un Maunoir les attribue à son vieux « socius » le P. Bernard, à un certain grain de sainte Jeanne dont il vaut mieux ne pas trop approfondir la valeur, voire à la cloche que Le Noblet lui a laissée en guise de manteau de prophète. Par ailleurs, les contemporains, en foule, corroborent le témoignage transparent de Maunoir. Il est impossible d'écarter facilement un tel ensemble d'attestations.

Certes, le milieu est extrêmement crédule. Il arrive aux missionnaires d'être pris pour des loups-garous. Maunoir lui-même de son temps n'échappe pas au reproche d'excessive ingénuité. Il est donc pratiquement impossible d'opérer un départ entre l'authentique et l'exagération hagiographique dans la masse de faits miraculeux qui nous sont rapportés. La plupart ne supporteraient pas l'examen d'un sérieux bureau médical aujourd'hui. Nous pouvons rester sceptiques quand, par exemple, Maunoir nous décrit comme témoin oculaire la délivrance miraculeuse d'une femme qui reste deux mois en travail, l'enfant à demi né pendant trente-six jours... Néanmoins, il n'est pas douteux que ce n'est pas sans un fondement solide que Maunoir croyait voir les miracles se multiplier par ses mains et que ses contemporains le considéraient comme un grand thaumaturge.

Que Maunoir ait été crédule, cela crève les yeux ; il n'est que de parcourir la vie de Catherine Daniélou pour perdre toute illusion à ce sujet. Mais cette crédulité n'est-elle pas la simplicité et la limpidité d'une foi débordante en la toute-

puissance de Dieu? « Si vous croyez, dit le Christ évangélique, vous ferez de plus grandes œuvres que moi. » De temps en temps, un homme est assez pur, assez dépouillé de lui-même, assez simple pour croire vraiment en l'infini de Dieu et en lui se réalise la promesse du Christ.

Plus encore que de miracles, les missions bretonnes foisonnent de visions. C'est une vraie contagion. La plupart des conversions, et ce sont des milliers à chaque mission, seraient dues à une vision de la Vierge, de saint Corentin qui se prodigue vraiment, des anges, des âmes du Purgatoire. La vie de Catherine Daniélou par Maunoir nous plonge dans une atmosphère de conte de fées : la vie quotidienne de Catherine est tissée de visions et d'interventions surnaturelles fantastiques qui rappellent fâcheusement la fantasmagorie des évangiles apocryphes ou la fabulation si suspecte des Mémoires autobiographiques de Mélanie, la voyante de La Salette.

Certaines de ces visions ne sont certes pas banales, telle celle qui nous est rapportée en ce chapitre au titre trop synthétique : « La sainte Vierge luy donne une chemise et luy promet de luy donner le Père Bernard jésuite pour confesseur. » Qu'on me permette de rapporter ici un détail qui nous est intolérable et qui montre bien avec quelle prudence il faut aborder les affirmations de Catherine : on voit la sainte Vierge se trousse (*sic*) pour bailler sa chemise à Catherine qui s'est fait voler la sienne et qui n'en a pas d'autre...

Encore que Maunoir ait vu la chemise ainsi donnée par Notre Dame, il n'est pas sûr qu'il ait pris toutes les imaginations de Catherine au sérieux. La vie de Catherine est une sorte de fichier fourre-tout où il a accumulé tout ce qu'il savait de cette sainte fille. Par ailleurs, Boschet témoigne que dans les missions les confesseurs refusaient de se prononcer sur les visions incessantes qu'on leur racontait ; ils se contentaient de constater que, imaginaires ou objectives, ces visions avaient d'heureux résultats et portaient des fruits de conversion. Maunoir lui-même avouait qu'il n'avait pas le temps d'examiner assez à loisir les faits merveilleux à lui soumis.

Est-ce à dire que nous soyons devant un phénomène généralisé de fabulation collective?

Je ne le crois pas. S'il s'agit de Catherine Daniélou, d'abord,

qui nous présente le plus beau florilège de visions suspectes qu'on puisse imaginer, elle diffère complètement d'une fabulatrice névrosée comme Mélanie de La Salette en sa vieillesse : en particulier, chez Catherine pas de trace de cette paranoïa, de cette exaltation orgueilleuse qui caractérise Mélanie.

Quant à la contagion de visions dans le bon peuple, il s'agit d'âmes très simples et par là même très proches des réalités divines, très aptes à comprendre le divin, beaucoup moins à l'exprimer. On constate en certaines missions, dans des civilisations relativement simples, au Cameroun par exemple, cette sorte de disponibilité. Les enfants, même dans nos cités monstrueuses, gardent souvent une familiarité au divin. Je connais un petit garçon de cinq ans, un gamin éveillé et vivant, turbulent à souhait, qui vit dans la proximité de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Quand il entre à l'église et qu'il a une culotte neuve, il ouvre son manteau pour la montrer au petit Jésus. Un jour, il s'est perdu sur une plage normande ; il est rentré seul au bourg où habitaient ses parents, traversant plusieurs routes dangereuses, et quand on lui demandait comment il avait fait et s'il avait eu peur, il répondait le plus naturellement du monde : « J'ai donné la main au petit Jésus. »

Ne haussons pas les épaules en méprisant ces imaginations puérides. L'enfant dans sa simplicité a un sentiment puissant de la présence et de l'amour de Dieu, une attitude spontanée d'abandon à cet amour proche. Notions abstraites et intellectuelles : l'enfant, qui a une vie mystique, ne peut s'exprimer que d'une manière concrète comme le peuple d'Israël qui ne pensait qu'en histoires ou en visions. Là où nous dirions : « Je me suis abandonné à l'amour vivant de Dieu présent à moi », l'enfant dira : « J'ai donné la main au petit Jésus ».

Il est permis de croire que tel était le cas des foules-enfants de Basse-Bretagne au dix-septième siècle. La plupart des fidèles ne savent pas lire. Pour leur donner des points de méditations, Le Nobletz leur dessine des croquis. Tout l'enseignement religieux leur est livré par le conte ou par la vue : parabole réaliste, tableaux « énigmatiques », tableaux transparents pendant les retraites, grandes processions, toute connaissance religieuse est pour eux de l'ordre de la vue. Quand une grâce actuelle de conversion les bouleverse, comment voulez-

vous qu'ils en rendent compte autrement que comme une vision ? Fabulation ? Imagination fallacieuse ? Non pas, mais simplement mode spécial et légitime de traduire les réalités intérieures de la grâce. Contagion ? Soit, mais contagion des grâces actuelles de conversion, contagion de pénitence et de découverte de Dieu.

* * *

Restent les diableries.

Ce siècle où naît le cartésianisme en est rempli et qui relèvent de la clinique plus que de l'exorcisme : clameurs de possédées de Loudun, Marie des Vallées, les sorcières d'Allemagne. Dans le diocèse de Namur, de 1500 à 1650, il y a 400 procès de sorcellerie et 149 sorciers et sorcières montent sur le bûcher : pauvres schizophrènes, les interrogatoires de sorcières qui nous restent ne permettent pas d'en douter.

Devant les diableries, cependant, Boschet, le fin Boschet, abdique :

Ce serait ici le lieu, écrit-il, de donner une connaissance parfaite..., mais nous vivons dans un siècle si délicat sur les choses extraordinaires et si peu docile, pour ne pas dire si incrédule, que la plupart prendraient tout cela pour des illusions et regarderaient le saint homme dont on écrit la vie et son historien pour des visionnaires.

Ainsi, laissant à quelque autre écrivain plus hardi ou plus heureux que moy à mettre en œuvre cette partie la plus surprenante de mes Mémoires, pour en faire une histoire à part, et pour la produire lors que la disposition des lecteurs aura changé, je ne rapporterai rien qui puisse choquer la délicatesse du siècle...

« La plus belle ruse du Diable est de nous persuader qu'il n'existe pas », disait Baudelaire.

Il serait malhonnête de laisser dans l'ombre cet aspect si déconcertant des missions bretonnes du dix-septième siècle.

En 1650, à Saint-Guen, Maunoir crut découvrir une vaste association diabolique, comme une contre-partie démoniaque de la mission. Sabbat dans la lande où s'assemblent de grandes foules, débauches, magies, miroirs enchantés, pactes avec le diable, enfants de sept ans qui se donnent par contrat au démon, marque de la bête imprimée sur l'épaule... J'en passe.

Satan en personne présiderait ces grandes assemblées, sous la forme d'un bouc trônant sur une chaire de pestilence qui a l'air de venir tout droit de la méditation des Deux Étendards des Exercices ignatiens.

Et Maunoir de mettre sur pied une méthode pour interroger les pénitents : la *Montagne d'Iniquité*, destinée à provoquer l'aveu très difficile à obtenir des pécheurs qui ont participé aux mystères du sabbat. Reconnaissons que cette méthode, dont le texte a été conservé, paraît être un véritable manuel de suggestion. Aussi bien fut-elle très attaquée du vivant même de Maunoir et par ses confrères jésuites eux-mêmes. L'évêque de Tréguier, inquiet, la fit examiner en 1658 par un groupe de théologiens parisiens parmi lesquels, comme par hasard, on retrouve l'Aa et la Compagnie du Saint-Sacrement. Ces graves théologiens approuvèrent la méthode de Maunoir.

Nous ne nions pas la possibilité de manifestations diaboliques, surtout en un temps de grandes conversions collectives. Mais sous la forme où les décrit Maunoir et avec cette ampleur, il serait au moins imprudent de les accepter les yeux fermés.

Il n'est pas impossible que joue ici le même phénomène psychologique que j'ai tenté de décrire à propos des visions. Tout ce qui est tentation, mouvement intérieur de concupiscence, spécialement de concupiscence sexuelle, impulsions abominables, tout cet ensemble de dynamismes intérieurs ne sera-t-il pas naturellement exprimé par ce peuple simple en termes concrets, en termes de visions et d'actions, comme une présence de celui qui est le mal incarné ?

Par ailleurs, il est permis de supposer qu'il y a eu en Bretagne un culte secret, ésotérique, analogue au célèbre culte Vaudou des Antilles, antique survivance de mystères préchrétiens ? On sait le bouleversement intérieur que peut provoquer la participation à ces troubles mystères, les crises de névroses collectives qu'ils occasionnent. Il s'agit dans la Bretagne d'alors d'un peuple mal nourri, porté à s'enivrer, facile à émouvoir jusqu'aux sanglots en l'appelant à la repentance. Quels redoutables complexes de culpabilité, de désespoir ne devaient pas avoir ces simples, entraînés au culte des sorciers ! Et pour peu qu'un des sorciers ait dans un rite mimé revêtu une tenue diabolique, comment, hors d'eux-mêmes de

débauche et de crises nerveuses collectives, n'auraient-ils pas été persuadés d'avoir vu le diable en personne dans sa chaire de fumée ?

Et, après tout, avaient-ils tort, ces paysans de Cornouaille et de Léon ? Au cœur du mystère du mal, à la source du péché, n'y a-t-il point celui que l'Évangile appelle le Prince de ce monde ?

* *

Laissons ces sombres lueurs des feux sataniques. Et contemplons l'autre feu, celui de la Pentecôte, qui est allumé par Le Nobletz et le Bienheureux Julien Maunoir dans la vieille terre celtique. Après eux l'œuvre continue. Les séminaires transforment le clergé ; multipliées, les compagnies de missionnaires sillonnent les diocèses bretons ; les cantiques de Maunoir continuent de porter la foi de génération en génération, ses tableaux de révéler le mystère du Christ. L'âme bretonne avec sa profondeur, sa complexité, son sens de la mort et du péché, la simplicité solide de sa foi, a été façonnée pour des siècles par ces grands ouvriers de Dieu, Le Nobletz et Maunoir, comparables pleinement à un Vincent de Paul, à un Olier, à un Vincent de Meur.

ROBERT ROUQUETTE.